

[Texte]

Mr. McCleave: No.

Mr. Turner (Ottawa-Carleton): Indeed, we have budgeted this year for substantial deficits on both budgetary and non-budgetary accounts totalling more than \$2 billion. During the course of the year when the deficit was enlarged, as was revealed by the supplementary estimates which were tabled, no one suggested that we should tax more or spend less to achieve a surplus. Frankly, Mr. Chairman, this would have been inappropriate in view of the current situation and needs of the country. The fact is that the federal government does not have any surplus to give or to transfer to the provinces.

There is another side to the argument I would like to mention if I may, through you, Mr. Chairman, to Mr. McCleave and the other members. The provinces have constitutional rights just as the federal government has. They have constitutional rights to levy any tax they wish without limit, except for such indirect taxes as a customs tariff or other taxes that, by way of the style of their imposition, would interfere with interprovincial or international trade or constitute thereby an invisible tariff.

The provinces have been exercising those constitutional rights. They have been occupying tax fields to an increasing extent in order to meet their own growing responsibilities. In 1952 the provinces and their municipalities combined raised 28 per cent of all government revenues and the federal government raised 72 per cent. In 1970 the provinces and municipalities increased their share of government revenues to almost one half, namely, 48 per cent, with much of this increase taking the form of substantial increases in income tax revenues. In the four years from 1964-65 to 1968-69 the provincial share of total income taxes collected in Canada rose from 18.6 per cent to 27 per cent. These substantial shifts in the sharing of tax fields indicates quite clearly that our fiscal arrangements are flexible in Canada. They are sufficient to enable the provinces to meet the increasing level of their commitments within our constitutional framework.

They also showed conclusively that there has been no freezing of income tax shares, as alleged by Mr. Stanfield. Indeed, the tax arrangements are now designed more clearly than ever to ensure that no such freezing can possibly be implied because since 1962, when the present system of tax collection agreements was instituted by the government of that day, the provinces have been free to establish whatever rate of income tax they choose, having regard to their own needs and priorities as they see those needs and priorities. The provinces have exercised those rights and within the same general tax structure they have seen fit to levy different rates of tax across the country. So, it is interesting to note that within this general framework of freedom to levy the rate of tax they wish, the two richest provinces continued to levy the lowest rates of personal income tax in the country.

I recognize that there may have been some confusion in the minds of some people about agreed or negotiated or frozen shares of personal income tax that was brought about by the general abatement system which was in effect until the beginning of this year. Under that general abatement system the federal government computed a notional tax for individuals and then reduced this by 28 per cent. As you know, sir, this notional tax was never in fact collected. The provinces were free to levy whatever rate they chose but in the minds of some the standard rate of abatement was seen as an indication of the view of the federal government as to what the level of tax ought to be.

[Interprétation]

M. McCleave: Non.

M. Turner (Ottawa-Carleton): En effet, nous avons prévu cette année, à la fois pour les comptes budgétaires et les comptes non budgétaires, des déficits importants totalisant plus de 2 milliards de dollars. Pendant l'année au cours de laquelle le déficit a été accru, ainsi que l'ont révélé les budgets supplémentaires déposés, personne n'a suggéré que nous devrions augmenter les impôts ou diminuer nos dépenses pour obtenir un excédent. Très sincèrement, monsieur le président, ceci aurait été totalement inadéquat dans la situation actuelle étant donné les besoins du pays. Le fait est que le gouvernement fédéral n'a pas de surplus à donner ou à transférer aux provinces.

Avec votre autorisation, monsieur le président, j'aimerais mentionner à M. McCleave ainsi qu'aux autres membres du Comité un autre aspect du problème. Les provinces, tout comme le gouvernement fédéral, ont des droits constitutionnels. Elles ont le droit, constitutionnellement, de lever tout impôt qu'elles désirent lever sans restriction, sauf s'il s'agit d'impôts indirects tels que des tarifs douaniers ou des impôts qui, par la manière dont ils sont levés, s'opposeraient au commerce interprovincial ou international ou constitueraient un droit de douane invisible.

Les provinces ont utilisé ces droits constitutionnels. Elles ont, de plus en plus, développé leur compétence fiscale afin d'assumer leurs responsabilités croissantes. En 1952, les provinces et leurs municipalités ont prélevé 28 p. 100 de tous les revenus gouvernementaux et le gouvernement fédéral en a prélevé 72 p. 100. En 1970, les provinces et les municipalités ont fait passer leur part des revenus gouvernementaux à environ la moitié, c'est-à-dire, précisément 48 p. 100, une grande partie de cette croissance ayant pris la forme d'augmentations importantes des impôts sur le revenu. Dans les quatre années de 1964-1965 à 1968-1969, la part provinciale de la totalité des impôts sur le revenu levé au Canada est passée de 18.6 p. 100 à 27 p. 100. Cette modification importante de la nature du partage des responsabilités fiscales démontre, sans équivoque, la souplesse de nos accords fiscaux. Ceux-ci sont suffisants pour assurer aux provinces la possibilité de faire face à leurs engagements croissants au sein de notre structure constitutionnelle.

Ceci démontre également, de manière définitive, que l'on n'a imposé aucun gel du partage des sommes provenant de l'impôt sur le revenu, comme l'avait affirmé M. Stanfield. En fait, les accords fiscaux sont aujourd'hui prévus, plus que jamais, pour s'assurer qu'aucun gel de cette sorte puisse jamais être appliqué, car, depuis 1962, année où le système actuel de perception de l'impôt a été mis en place, les provinces sont libres de fixer les taux d'impôt sur le revenu comme elles le désirent, en fonction de leurs propres besoins et priorités. Les provinces ont exercé ce droit et, dans le cadre de la même structure fiscale générale, elles ont jugé bon de fixer des taux d'impôt différents d'un bout à l'autre du pays. C'est pourquoi, et cette remarque est intéressante, dans le cadre de cette formule générale de liberté de fixation des taux fiscaux, les deux provinces les plus riches ont continué à fixer les taux d'impôt sur le revenu des particuliers les plus faibles du pays.

J'admets qu'il y a pu y avoir, une certaine confusion à l'égard du partage accepté ou négocié, ou gelé, de l'impôt sur le revenu des particuliers, partage mis en vigueur par le système d'abattement général appliqué depuis le début de cette année. En vertu de ce système d'abattement général, le gouvernement fédéral a calculé un impôt national pour les particuliers puis l'a diminué de 28 p. 100. Comme